



HAL
open science

“ Il faut se battre ”. Le travail comme ressource pour une réussite fragile

Anne-Marie Arborio

► To cite this version:

Anne-Marie Arborio. “ Il faut se battre ”. Le travail comme ressource pour une réussite fragile. Olivier Masclet; Thomas Amossé; Lise Bernard; Marie Cartier; Marie-Hélène Lechien; Olivier Schwartz; Yasmine Siblot. Etre comme tout le monde. Employées et ouvriers dans la France contemporaine, Raisons d’agir, pp.163-176, 2020, Cours et travaux, 9791097084066. halshs-02926113

HAL Id: halshs-02926113

<https://shs.hal.science/halshs-02926113>

Submitted on 1 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Il faut se battre » Le travail comme ressource pour une réussite fragile

in O. Masclet, T. Amossé, L. Bernard, M. Cartier, M.-H. Lechien, O. Schwartz, Y. Siblot (dir.), *Etre comme tout le monde. Employées et ouvriers dans la France contemporaine*, Raisons d’agir, collection Cours et travaux, 2020, p. 163-176.

Mots-clés : aide-soignante, coiffeur, immigration/deuxième génération d’immigrés, religion, conflit familial, rattrapage de scolarité/Formation professionnelle, engagement au travail, mobilité géographique, diplôme professionnel, réussite sociale

Mina et Michel Carry, à quelques années d’une retraite à laquelle ils pensent déjà, forment un couple des classes populaires qui semble avoir connu une certaine réussite : Mina, 55 ans, est aide-soignante dans le service d’hospitalisation à domicile (HAD) que le CHU de la préfecture voisine a installé dans la petite ville où elle réside avec Michel, 59 ans, coiffeur salarié devenu indépendant. Mariés depuis plus d’une trentaine d’années, ils ont eu deux filles, Céline, 30 ans, et Lætitia, 25 ans, et sont même grands-parents puisque l’aînée a deux enfants. Propriétaires de leur appartement ainsi que d’une résidence secondaire – un studio à la mer, à une centaine de kilomètres de chez eux –, ils semblent vivre dans un certain confort. Leurs métiers ne sont pas particulièrement rémunérateurs, mais autorisent le cumul d’heures de travail pour gagner davantage. Un fort investissement dans le travail couplé à un mode de vie simple, notamment avec des loisirs peu coûteux – comme aller se baigner à la rivière ou faire du vélo pour lui et, depuis le départ de leurs filles, aller de temps en temps au restaurant –, leur a permis d’accéder à la propriété et à des conditions d’existence qui les satisfont. Ainsi Mina rapporte qu’à la question : « qu’est-ce que tu ferais si tu gagnais au loto ? », Michel, qu’elle présente comme « anti-bling-bling » et « anti-conso », lui aurait répondu : « mais pourquoi tu te poses cette question ? Qu’est-ce que tu veux de plus ? »

Ce sentiment de réussite est cependant le fruit d’efforts continus, si l’on en croit le résumé que Mina fait de sa vie lors du premier entretien : « Voilà, ma vie n’a pas été un long fleuve tranquille. [...] Ça a été très difficile, mais au bout : la *réussite*. C’est pour ça que je dis : *il faut se battre*. » Davantage que d’efforts, il s’agit de combats. Si Mina semble en être l’actrice principale, cela tient sans doute en partie aux conditions de l’enquête puisqu’elle seule a été rencontrée, tenant à l’écart son mari qu’elle présente comme « travaillant tout le temps » et « solitaire », peu enclin à se livrer comme elle le fait. Cela tient aussi à son parcours : fille d’immigrés, sans titre scolaire, elle a dû s’opposer à l’autorité familiale qui la cantonnait à l’espace domestique et trouver sa place dans le monde du travail en multipliant les expériences d’emplois non qualifiés jusqu’à devenir aide-soignante. Pour elle, la « réussite » renvoie à l’issue victorieuse de ces combats face à des menaces pesant sur sa liberté, sur ses relations affectives ou sur son confort matériel. Dans ces luttes, l’engagement dans le travail apparaît comme une ressource décisive, à laquelle s’ajoute la stabilité de son couple, Michel jouant un rôle de soutien fondamental. Pour autant la réussite est fragile et les combats se succèdent.

Une fille d’immigrés aux prises avec son origine étrangère

Le premier combat de Mina s’est fait contre sa famille d’origine, jusqu’à son mariage avec Michel. Mina se décrit comme une personne qui est « attirée par la culture française » et qui a refusé qu’on lui impose toute religion ou pratique du pays de ses parents – l’Algérie – qu’elle ne perçoit pas comme le sien. Elle en fait la clé de toute sa vie puisque, lors du premier entretien, après avoir parlé de son métier d’aide-soignante

en HAD, alors que je lui demande comment elle est entrée à l'hôpital, elle répond : « Vous voulez mon parcours professionnel ? Alors là, il faut que je vous raconte un petit peu ma vie. Donc moi, mes parents sont maghrébins... ». On comprend qu'elle a déjà eu l'occasion de livrer cette narration et de réfléchir à ce qu'il est nécessaire d'exposer pour espérer être comprise. Elle évoque des amies à qui elle en a parlé et qui en auraient conclu qu'elle devrait « écrire un bouquin sur [sa] vie ». Son long récit commence avec l'arrivée de son père algérien en France à l'âge de 17 ans.

Venu pour travailler à la mine, il y a fait toute sa carrière. Il se marie en Algérie avec une femme, divorcée, qui a trois enfants d'un premier mariage. Il les fait venir en France et là, ils ont ensemble deux filles, Mina et sa sœur, de cinq ans sa cadette. Cependant, ils divorcent lorsque Mina a 7 ans. La mère repart en Algérie avec ses trois premiers enfants. Mina ne la reverra plus. Son père place alors ses deux filles en pension « chez les sœurs », avec charge pour Mina d'apprendre à « se débrouiller et s'occuper de sa sœur » : c'est la condition qu'il fixe pour qu'elles réintègrent le foyer familial et c'est là le premier défi de Mina. Elle a 12 ans lorsque le père les reprend avec lui. Il se remarie peu après avec une femme que Mina appelle sa « mère », tout comme elle appelle « frères » et « sœurs » les trois enfants que son père a eus de cette deuxième union. Elle est reconnaissante envers cette femme de les avoir élevées, avec sa sœur, comme ses propres enfants. Pourtant, à l'adolescence, cette belle entente s'étiole lorsqu'« est arrivé le conflit de générations et de culture ».

Au cours des entretiens, Mina affirme fortement une conviction : elle se dit « athée » parce qu'elle a « trop souffert de la religion ». Elle l'est depuis l'adolescence, marquée chez elle par une éducation « entre deux religions ». En réalité, le détail de son récit montre que c'est d'abord sa confrontation avec la religion catholique qui l'a rendue hostile à la religion : la « méchanceté des sœurs », les « roustes » qu'elles utilisaient comme punition et le « racisme » dont elle se sentait victime avec sa sœur, n'étant pas catholiques. Elle ne connaît pas vraiment d'autre religion que celle des sœurs du pensionnat jusqu'à l'arrivée de cette deuxième mère, venue d'Algérie, qu'elle présente comme « analphabète » et croyant à des « sornettes ». Son père, dont elle avait seulement remarqué, avant son remariage, qu'il ne mangeait pas de porc, n'avait pas hésité à placer ses deux filles dans un pensionnat catholique et n'avait donné aucune consigne alimentaire pour elles : « Il voulait que ses enfants soient bien élevées, c'est tout. » La religion musulmane s'impose brutalement à Mina, à l'adolescence, sous forme de règles et d'interdits, imposés par sa nouvelle mère et repris par son père. Ces préceptes lui font définir aujourd'hui cette religion comme faisant en sorte que « tout ce qui est bien, on te le supprime » et l'ont conduite, dans sa jeunesse, à s'opposer fortement à ses parents. Au-delà de l'imposition du ramadan, elle subit une réglementation de ses tenues : sans parler de voile, que la mère elle-même ne portait pas à ce moment-là, Mina se voit interdire le maquillage, les minijupes, ce qui l'empêche de poursuivre ses activités de majorette qu'elle appréciait beaucoup. Il s'agit surtout de contrôler ses sorties : pas de café, pas de boîtes de nuit, aucune sortie le soir quelle qu'elle soit, alors que Mina « voulait vivre sa vie plein pot ». Elle résiste un peu, tente de discuter, sans parvenir à adoucir la position de ses parents et, finalement, préfère éviter le conflit par le mensonge : elle se maquille ou se change hors de chez elle, elle prétend faire le ramadan quitte à « manger quatre fois plus ». Pourtant la dissimulation devient difficile et le conflit inévitable lorsqu'il est question de mariage.

Lorsque ses parents commencent à lui parler de « quelqu'un qui allait [la] demander en mariage », Mina commence par protester mais finit par céder à la « pression » et accepte de le voir. Elle découvre un homme qu'elle trouve « vieux » (30 ans quand elle en a 19) et laid – « un ogre, quelqu'un qui fait peur, quoi », et puis surtout « un Algérien de là-bas » alors qu'elle se dit « attirée par la culture française ». Elle se sent prise au piège : ses fiançailles sont prévues pour le samedi suivant. Elle entre dans une sorte de dépression, qui contraste avec la joie de ses parents – « je me suis dit, voilà, la vie elle est comme ça, c'est fini... J'ai baissé les bras. » Elle raconte avoir été conduite « comme un automate » pour acheter un tailleur en vue de ses fiançailles. Fiancée, Mina se reprend pourtant en pensant que le mariage ne devait avoir lieu que deux ans plus tard, elle peut encore agir : « J'ai dit à ma sœur : "Je vais leur dire que je peux pas." J'ai été prise dans un cercle où ils m'ont mis la pression et je me suis dit : "Il faut arrêter tout ça." [...] Quand je leur ai dit ça ! Eux, ils étaient heureux :

ils avaient fiancé leur fille. Tout le monde était heureux sauf moi, mais ça, personne ne le voyait. Les crises qu'il y a eues... Ils m'ont dit : "Comment ça se fait ? On a fait les fiançailles !" Je leur ai dit : "Mais c'est vous qui avez voulu." » Le conflit est donc rouvert, les punitions et privations s'enchaînent mais n'y font rien : Mina demande à ses parents de rompre ses fiançailles lors de la prochaine visite du promis. Et quand elle s'aperçoit qu'ils ne l'ont pas fait, elle informe elle-même son « fiancé » qui ne revient plus jamais chez elle sinon pour demander le remboursement du tailleur qu'il avait payé. Elle n'en a pas pour autant tout à fait terminé avec le sujet. L'été suivant, elle suit ses parents en Algérie, non sans crainte d'y être mariée et qu'on lui « prenne ses papiers ». Finalement, elle y est soumise à divers rituels car ses parents la pensent « ensorcelée » mais le dernier marabout consulté finit par avouer son impuissance tout en les éclairant : « Son truc, c'est qu'elle veut se marier avec un Français. »

Lorsqu'elle évoque ce passé, Mina développe une sorte de sociologie spontanée qui la rend compréhensive avec ses parents. Pour elle, leur éducation justifie leur conduite : « Je suis arrivée à dire à mon père : "Mais si tu voulais que je sois comme ça [...], il fallait me faire là-bas [en Algérie], que je vois pas tout ça." » « Tout ça », c'est ce qu'elle appelle la « culture française » qui est en fait un mode de vie dans lequel elle se projette. De ce point de vue, elle ne se sent pas partagée entre deux cultures mais seulement française ; et elle ne veut pas y renoncer pour ses parents. Le dilemme est d'autant plus fort qu'elle les aime et ne veut pas rompre avec eux.

Elle se résout pourtant à organiser sa fuite de la maison. Ayant quitté le lycée et trouvé un emploi dans la préfecture voisine à 45 km de chez elle, titulaire du permis de conduire – que son père lui a payé comme à chacun de ses enfants – et ayant acquis une voiture, elle loue une chambre en cachette de ses parents et part un matin pour travailler, mais avec l'intention de ne plus revenir. Elle laisse une lettre à ses parents et à ses frères et sœurs où elle dit qu'elle les aime et les comprend mais qu'elle ne peut pas rester puisqu'eux ne la comprennent pas. Elle prend soin de leur téléphoner de temps en temps pour ne pas rompre tout lien mais n'est pas sûre de les revoir un jour. S'apercevant quelques semaines plus tard que son père la suit et l'attend pendant des heures dans sa voiture pour l'apercevoir, elle l'invite chez elle et ils se réconcilient. Elle revient peu à peu voir sa famille le samedi, tout en gardant son logement indépendant à proximité de son lieu de travail : « J'ai gagné, grande victoire ! », commente-t-elle à propos de ce combat.

Sans doute ses parents n'ont-ils pas encore tout à fait accepté l'idée qu'elle choisisse elle-même son mari puisque le conflit redémarre lorsque Mina annonce son projet de mariage avec Michel. Le combat est double car les parents de Michel, à l'ancrage local fort, manifestent eux aussi leur hostilité : « Ils ne voulaient pas d'Arabe dans la famille. » Pour Mina, son origine étrangère n'est cependant qu'un prétexte car ils ne s'étaient pas montrés plus accueillants avec la précédente amie de Michel avec qui il avait vécu durant cinq années. Toujours est-il que Mina et Michel envisagent de se marier sans la présence de leurs parents respectifs. Le père de Mina finit néanmoins par l'appeler, lui proposant d'acheter sa robe et la fête a finalement lieu avec ses invités des deux familles. « Voilà, j'ai gagné, encore une victoire », commente Mina. Avec la famille de Michel, les relations restent tout de même tendues.

Le couple s'est ainsi construit dans l'opposition aux deux familles mais, pour Mina, cette épreuve n'a été que l'ultime étape d'un combat pour affirmer son autonomie par rapport à ses parents et par rapport à leur religion.

Gagner sa place dans le monde du travail

Mina et Michel forment alors un couple de jeunes ouvriers. Michel dispose d'un diplôme professionnel, le CAP coiffure qu'il a acquis à 16 ans, et bénéficie d'une stabilité d'emploi depuis son embauche dans un salon de leur ville d'origine. Pour Mina, les choses sont plus compliquées. Elle n'a certes pas connu l'échec ni les blessures symboliques rapportées par d'autres enquêtés dans le récit de leur expérience scolaire, mais elle a quitté le lycée en Terminale, sans aucun diplôme, l'entrée précoce sur le marché du travail ayant été une condition nécessaire à son départ du foyer familial en situation de conflit. Elle a ainsi trouvé à se faire embaucher comme ouvrière dans différentes usines de la région. Les conditions de travail y sont dures, comme dans

cette usine de gants où les pauses sont limitées : « On avait cinq minutes pour boire le café, aller aux toilettes et fumer une cigarette, alors on faisait les trois en même temps. » Elle passe ensuite à la restauration dans une petite ville thermale et devient même responsable d'un restaurant. Mariée, avec un enfant, elle continue à travailler dans ces conditions difficiles mais, à l'arrivée du deuxième, elle prend un congé parental pour deux ans. Elle retrouve un emploi d'ouvrière dès que Lætitia entre à l'école mais la dureté du travail la convainc de prospecter dans d'autres secteurs : « Une chose était sûre, je ne voulais plus travailler à l'usine. » Elle postule dans différents établissements hospitaliers et reçoit une réponse positive du CHU, où elle est embauchée, à 33 ans, comme « faisant fonction » d'aide-soignante.

Le choix de la fonction publique hospitalière ne se fait pas au hasard, puisque Mina en a entendu parler par la sœur et le beau-frère de Michel, respectivement infirmière psychiatrique et agent de service hospitalier (ASH). Ce couple, qui pourrait sembler servir ici de modèle, agit en fait comme un repoussoir de différents points de vue. Tout d'abord, paraissant être l'enfant préféré, cette sœur aînée est suspectée par Mina de jouer un rôle dans les mauvaises relations entretenues avec sa belle-famille. Ensuite, Mina leur reproche de s'être vantés de leurs relatifs privilèges – des salaires plus élevés, le 13^e mois, etc. – au moment où elle-même et son mari n'étaient pas à l'aise financièrement. Elle prend donc une sorte de revanche en accédant au même employeur qu'eux. Enfin, tous deux lui apparaissent comme des « fainéants » qui ont pris une retraite anticipée : elle, à 45 ans, lorsque la loi le permettait, avec 3 enfants et après 15 ans de service effectif, et lui, pour invalidité, après de longs congés pour maladie, – « fatigué pour un métier qui consiste à lever la barrière, abaisser la barrière, alors... Et en plus, la nuit, quand y a personne... », commente Mina.

Mina investit tout autrement qu'eux la fonction publique hospitalière qui va lui offrir une évolution de carrière inespérée. Le meilleur salaire et la stabilité de l'emploi permettent au ménage d'envisager de devenir propriétaire, en faisant un emprunt sur 20 ans, après avoir été locataire en HLM puis d'une petite maison de ville. L'hôpital lui permet en outre de rattraper sa scolarité inachevée, au prix de nouveaux efforts. Si elle n'exprime aucun regret d'avoir quitté l'école, du fait des circonstances et peut-être parce qu'elle y a acquis un niveau scolaire sans pareille dans la famille – elle est l'aînée de la fratrie et sa mère est analphabète –, il lui faut néanmoins déployer toute son énergie pour acquérir le Diplôme professionnel d'aide-soignante (DPAS¹) à près de 40 ans. Elle suit une remise à niveau proposée par l'établissement en français et en maths de façon à demander à entrer en formation au moment précis où elle aura l'ancienneté requise pour bénéficier d'une prise en charge du coût de sa formation et de son salaire. Elle obtient son DPAS en 1998 et devient donc aide-soignante, bénéficiant ainsi de l'avantage symbolique du titre en même temps que d'une rémunération supérieure.

On la sent épanouie dans son métier. Elle est même fière d'être aide-soignante, et contente que je l'ai choisie pour parler de ce métier puisque tel est le contexte de notre premier entretien, après de premiers échanges lors d'une rencontre régionale d'aides-soignantes parmi lesquelles Mina est l'une des rares à intervenir au micro devant une salle de 500 personnes. Elle en parle avec une certaine passion et prend plaisir à rapporter quelques propos de médecins sur l'importance des aides-soignantes, sur la fiabilité des informations qu'elles donnent sur les malades, etc. Elle ne cherche pas à « monter » en devenant infirmière mais montre une soif d'apprendre dans le cadre de son métier. Elle suit régulièrement des formations proposées par l'hôpital. Ainsi, elle a entendu parler de l'hypnose lors d'une formation sur la douleur et compte entreprendre d'autres formations sur ce thème afin de s'en faire une sorte de spécialité dans le cadre de l'HAD. De même, comme elle en fait le récit lors de la rencontre régionale d'aides-soignantes, elle a demandé et obtenu un congé pour suivre un Diplôme universitaire (DU) en soins palliatifs suite à une expérience de remplacement

¹ Ce simple certificat vient alors d'être dénommé Diplôme professionnel avant de devenir diplôme d'Etat en 2005. Il s'agit d'un titre de niveau V délivré par le Ministère de la santé après une formation théorique et pratique d'environ un an.

dans ce secteur. L'accès au DU lui est d'abord interdit parce qu'elle n'a pas le baccalauréat : elle en fait un nouveau combat en multipliant les démarches jusqu'à obtenir gain de cause. Face au public, elle fait un récit enchanté de cette formation et de ses relations avec les autres étudiants qui exerçaient tous des fonctions hiérarchiquement supérieures à la sienne à l'hôpital. Je comprends, à l'explication qu'elle me donne à l'issue de la conférence, qu'elle souhaitait réaffirmer sa victoire face au responsable de ce DU qui s'était montré réticent à son accès au DU et qu'elle avait repéré dans la salle. Ces formations ne lui apportent aucun avantage de carrière, contrairement au DPAS, mais on comprend l'enjeu symbolique qu'elles représentent.

Michel n'est pas exclu de ces combats. Non seulement il soutient Mina, mais il entre lui-même dans un processus de rattrapage de sa scolarité interrompue à 15 ans, en vue d'une promotion professionnelle d'une autre nature. En effet, après 25 ans de salariat dans un salon de quartier, il doit répondre à la proposition de reprise du salon au décès de son patron. Il doit pour cela se présenter au Brevet professionnel, son CAP ne suffisant pas. Il bute sur les « épreuves théoriques » et ne réussit qu'à la quatrième tentative. Encore a-t-il dû pour cela se faire aider par Mina qui, en congé parental, l'a accompagné en suivant les cours pour les lui faire répéter ensuite.

Arrivant à la cinquantaine, chacun cherche à se mettre dans les conditions de poursuivre son activité assez longtemps dans des métiers pénibles. Le salon mixte que Michel a repris devient un peu trop lourd, d'autant plus qu'il est situé dans un quartier devenu « sensible » : il décide donc de changer pour reprendre un modeste salon pour hommes en centre-ville. Mina, elle, semble toujours avoir de nouveaux projets : avant que l'HAD n'ouvre à proximité de chez elle, elle avait pensé à devenir « déléguée médicale », c'est-à-dire représentante pour l'industrie pharmaceutique pour des produits utilisés par les aides-soignantes dans les hôpitaux, mais elle a préféré « pour la première fois » travailler dans sa ville de résidence et arrêter enfin les trajets (environ 1 h 30 l'aller-retour), dans un poste aux horaires de bureau, après 20 ans de travail posté dont 10 ans de nuit. Le manque à gagner de son salaire en HAD – de 150 €, car elle y a perdu des primes de nuit et de dimanche – est compensé par son inscription dans une agence d'intérim et dans une équipe de remplacement au CHU. Ainsi, en contrepartie d'un surtravail, elle apprécie ces compléments de rémunération. Au moment du premier entretien, elle envisage déjà sa retraite avec l'idée qu'elle pourrait continuer à faire des missions d'intérim pour compléter sa pension.

Les deux membres du couple ont « réussi » dans le monde du travail : l'un dans une relative routine, en exerçant le même métier tout au long de sa vie mais en accédant à l'indépendance au prix d'un retour en formation ; l'autre avec un attrait pour le changement et le renouvellement, de l'usine à l'hôpital, et en utilisant les possibilités de mobilité interne permise par cette institution. Mina insiste sur le fait qu'elle n'a jamais été au chômage et décrit son mari comme « très formidable » en mettant en avant son ardeur au travail : « Mon mari, c'est pas un fainéant, c'est un grand bosseur, il a pas peur de faire 12 heures par jour. » Sa pratique intense du vélo confirme pour elle sa capacité à s'engager dans l'effort. Seule la famille semble justifier de moduler ses efforts au travail, comme lorsqu'elle a pris un congé pour « s'occuper de la petite » ou, à l'inverse, lorsqu'elle s'est mise à travailler de nuit pour être davantage présente auprès de ses filles, notamment pour suivre leurs devoirs. Le travail est pour eux une grande valeur qu'ils pensent avoir transmise à leurs filles et qui leur fait mettre au ban ceux qui ne la partagent pas, comme la sœur de Michel et son mari.

Lutter encore pour se maintenir

En dépit du sentiment d'une certaine réussite qui apparaît lors de nos deux premières rencontres, Mina et Michel sont encore soumis à des doutes et astreints à des efforts. La réussite en demi-teinte de leurs filles en est d'abord l'objet. Bien qu'elles soient toutes les deux en emploi et qu'elles aient suivi le modèle de leur mère en entrant à l'hôpital en tant qu'ASH, les parents doivent rester en soutien. Contrairement à Mina, aucune des deux n'a réussi à franchir l'étape suivante pour entrer en formation d'aide-soignante avec le financement de son établissement. Leur situation reste précaire. Céline est la première de la famille à obtenir le baccalauréat – en section littéraire – et Mina a sans doute eu pour elle l'espoir d'un autre avenir professionnel. Elle ne lui

aurait pas interdit de partir pour faire des études, contrairement à ce qu'ont fait ses propres parents, mais, ne la voyant pas poursuivre ses études à la fac, elle l'a « faite rentrer aux hôpitaux », au CHU. Céline est aux prises avec des problèmes conjugaux et familiaux : son couple est instable et son conjoint jugé sévèrement par Mina : « Il ne travaille pas et ne travaillera jamais. Dans sa tête, il a douze ans, et il a jamais vu ses parents travailler. » Ils ont eu deux enfants ensemble qui constituent finalement une charge pour Mina. Elle organise son emploi du temps pour relayer Céline auprès d'eux soit dès 6 heures du matin, soit jusqu'à 22 h 30 le soir, suivant que celle-ci travaille le matin ou l'après-midi. Le soutien qu'elle accorde à sa fille qui réside au rez-de-chaussée de leur maison explique que les tâches domestiques soient décrites comme envahissantes dans son récit. Mina justifie les difficultés professionnelles de Céline par sa situation conjugale et par le fait qu'elle ne « s'entend pas avec les chefs », marquant la différence avec elle qui a toujours eu de bonnes relations avec ses supérieures, qui l'ont ensuite aidée à progresser. Elle garde espoir néanmoins pour Céline qu'elle verrait même devenir infirmière².

Lætitia n'a pas eu l'ambition de sa sœur, la cadette a en effet préféré passer le BEP Sanitaire et social que suivre une voie générale. Elle a commencé à travailler en qualité d'ASH à l'hôpital local, où elle avait fait des stages, mais elle n'a pas non plus l'excuse de la charge d'une famille pour rester ASH. Son établissement la faisant trop attendre pour financer sa formation d'aide-soignante, elle prend la décision de passer quand même le concours d'entrée à l'école, en la finançant « elle-même ». Elle le réussit, mais dans une autre ville, à une centaine de kilomètres de chez elle. En définitive, elle est à la charge de ses parents qui doivent en outre financer sa formation (plus de 5 000 €). Elle vit en couple mais son ami est également en cours d'études. Les difficultés de Céline et de Lætitia pèsent sur Mina et Michel alors que leur départ du foyer aurait dû desserrer un peu les contraintes. Elles ont certes évité les emplois ouvriers dont la dureté a marqué Mina mais peinent à essayer seulement de reproduire la situation professionnelle de leur mère. Leur relative dépendance contraint les parents à maintenir leur surinvestissement dans le travail et, pour Mina, dans les tâches domestiques.

Au moment de l'ultime rencontre avec Mina en 2015, la réussite du couple constatée auparavant se trouve même contrariée. Piégé par son installation en tant que coiffeur indépendant, parce qu'il a mal anticipé les versements à réaliser au RSI³, Michel se trouve alors en difficultés financières, avec plusieurs milliers d'euros de dettes que le couple doit rembourser, en plus de son emprunt immobilier dont les traites mensuelles s'élèvent à 880 €. Mina vit très mal ce « retour en arrière » ; elle n'a plus envie de se priver : « Ça nous était plus arrivé de compter comme ça depuis nos débuts. » Elle prend l'exemple du parfum qu'elle ne peut plus acheter, contente d'avoir gardé quelques échantillons pour ne pas en être tout à fait privée, ou celui des habits qu'elle n'a pas renouvelés pendant un an. Il ne reste que son salaire de 1 450 € pour vivre, le reste passe au remboursement de la dette. C'est Lætitia qui lui inspire une solution : sa situation s'est arrangée car, après avoir réussi son diplôme d'aide-soignante, elle est partie travailler... en Suisse. Elle a pu ainsi se rapprocher de son ami, qui est inscrit en Master à Lyon et elle fait à sa mère un récit enchanté de la condition de l'aide-soignante suisse, d'abord parce que le travail y semble plus conforme à un certain idéal, avec davantage de temps à consacrer à chaque patient et, ensuite, parce qu'elle prétend gagner jusqu'à 4 000 € mensuels⁴. Lætitia réside en France, dans une ville frontalière, et invite sa mère à la rejoindre. Pour Mina, très critique sur l'alourdissement de la charge de travail dans les services de soins en France et qui pourrait, avec un tel revenu, remettre à flot le ménage, la tentation est forte, malgré l'éloignement de son mari et les longs trajets. Les changements annoncés dans son service d'HAD, avec de nouvelles pressions budgétaires alourdissant le travail, achèvent de la convaincre.

² On peut lire sur le site de la DRJSCS qu'elle a enfin obtenu le diplôme d'aide-soignante fin 2017.

³ Au Régime social des indépendants, c'est-à-dire à leur Sécurité sociale.

⁴ Elle dit gagner 20 € net par heure (hors primes) et fait des semaines de 40h.

En juillet 2015, Mina s'apprête à partir. Elle a pris la décision avec Michel : « Je dis à mon mari : "Ben je vais y aller", mais un peu pour plaisanter. Mon mari m'a dit : "Ben vas-y..." Je lui ai dit : "Mais ça te gêne pas de te retrouver seul ?" Il m'a dit : "De toute façon, on est dans le souci financièrement, donc on fait plus rien... Du coup, on arrive le soir, on pense qu'à une chose : aller se coucher." C'est vrai qu'on est presque rentrés dans une dépression tous les deux, quoi. Du coup, ça nous a fait... une lumière ! » Elle s'est mise en disponibilité de l'hôpital pour six mois et pense s'organiser pour travailler trois semaines en Suisse et rentrer ensuite trois ou quatre jours chez elle. Elle a dû aussi demander l'accord de Céline qu'elle a toujours beaucoup soutenue, ne serait-ce que pour garder ses enfants : « Céline, je voulais pas qu'elle se sente abandonnée. On a parlé longuement. On a fait monter Céline. Tout le monde m'a dit : "Vas-y, fais ce que tu veux". [...] Bon, ça va être dur pour les petits. Mais je suis pas leur maman, il faut que leur mère retrouve sa place. Puis, je pars pas au Canada, c'est juste à 4 heures là. » Lorsque j'évoque ses parents âgés à qui elle rend souvent visite, elle se montre moins inquiète : « Y aura mes frères et sœurs. Et puis des fois, ils portaient six mois en Algérie, ils me demandaient pas. Et puis moi, je pense que je suis l'aînée : j'ai assez donné, hein ? Voilà, je pense que j'ai assez donné pour tout le monde. Je veux pas le faire à l'envers pour mes enfants. » Au fil de l'entretien, Mina fait de ce qui pouvait apparaître comme un sacrifice une aubaine trouvée pour échapper à son sort de fille, mère et grand-mère surchargée de tâches domestiques : « Quand elles sont parties, je me suis dit : cool, on va être tous les deux, chacun sa petite vie. Ça a duré deux ans. Deux ans et ma fille est revenue à la maison, je me suis retrouvée dans le bain avec les petits, comme quand j'étais jeune... Ça fait trois ans, mais je me l'étais donné. Je me suis donné trois ans, que le petit rentre à l'école et il faudra qu'elle prenne son appart'. Et moi, j'ai envie de souffler. Non, là-bas, je vais aller travailler mais je vais me re-po-ser. Ici, je suis debout jusqu'à 23 h 30. Je suis pas couchée avant... J'ai déjà été l'aînée de cinq enfants, alors maintenant, stop. Je dis : "stop !" »

Combattre encore pour n'avoir plus à combattre

Pour Mina et Michel, « réussir » n'a pas eu pour enjeu le rapprochement de groupes qui leur seraient supérieurs. L'accession à l'indépendance pour Michel s'est faite par opportunité et Mina, on l'a dit, est fière de son métier, même si elle aspire à ce qu'il soit davantage « reconnu ». On ne perçoit pas non plus de crainte de déchoir dans le récit de Mina, même dans le dernier épisode où le couple retrouve des difficultés financières dont il se croyait protégé. S'ils ont appris à leurs filles qu'« un jour, on peut se retrouver dans un trou. Tu te retrouves avec un gros truc à payer, comment tu fais ? », il s'agissait surtout de leur donner un sens de la mesure et de l'épargne. Mina ne cherche pas à se valoriser en stigmatisant les « cas sociaux » et leurs abus supposés, *a fortiori* les immigrés dont elle est issue. Ses critiques ne portent pas sur des groupes fantasmés mais plutôt sur des figures proches comme son beau-frère (fainéant, sans ambition, malhonnête, envieux...), la mère de Michel (peu aimante, préférant ostensiblement sa fille à son fils), son gendre (fainéant, lui aussi...). Le travail, leur ressource principale, se révèle aussi un principe de classement du monde.

Si Mina se présente comme ayant « réussi », c'est par rapport à tout ce contre quoi elle a dû se battre et à quoi elle a pu échapper : un « mariage arrangé », des emplois pénibles dans l'industrie et dans la restauration, la famille de son mari où l'affection circule peu et avec laquelle ils ont fini par rompre lorsque le père est mort en 2012. Les difficultés financières imprévues de 2015 pourraient sembler contrarier cette réussite mais Mina en fait l'occasion d'un nouveau combat dont elle pense sortir à nouveau victorieuse. Elle se présente tout au long de l'entretien, en lien avec ces épreuves, à la fois comme une « acharnée » et comme quelqu'un qui a « eu de la chance ».

Travailler a toujours été pour elle un moyen de réussir, sans qu'elle perçoive le travail lui-même comme une contrainte dont il faudrait s'affranchir. Lorsqu'elle donne du sens à ces combats, en disant « depuis que je suis toute petite, je supporte pas qu'on m'impose quelque chose », elle fait une exception pour le monde du travail dans lequel elle s'engage à fond : « La seule personne qui peut m'imposer quelque chose, c'est ma hiérarchie, dans mon travail, parce qu'on me paye pour ça. » L'engagement dans le

travail n'est pas pour autant absolu, il est le produit d'un calcul donnant priorité aux relations familiales et ajustant les revenus aux besoins : Mina et Michel ont levé le pied un temps mais se sont réengagés pour faire face aux difficultés, même si le départ en Suisse est aussi perçu comme la possibilité de se reposer pour elle. Cette capacité de calcul se retrouve dans la manière dont elle envisage la retraite au moment de partir en Suisse : elle compte partir à 57 ans de l'hôpital, avec 900 € par mois. Elle prévoit donc de continuer à travailler : « Pour arriver à 1500, il suffit que je fasse une semaine d'intérim, et je pourrai même en faire deux... » À 62 ans, s'ajoutera sa retraite du privé. Quoi qu'il en soit, ils envisagent de vendre leur maison et leur studio à la mer pour faire construire une petite maison et garder le capital restant pour leur retraite. La vie sans travail paraît un horizon lointain.